

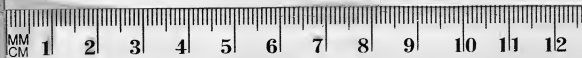
13

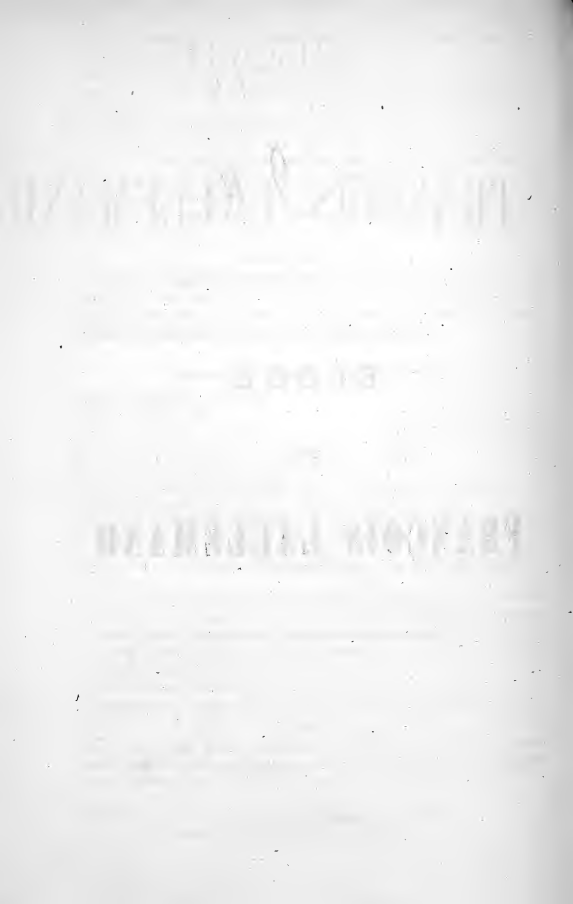
g Hg

ELOGE

DE

FRANÇOIS LALLEMAND





ÉLOGE 13

DE

FRANÇOIS LALLEMAND

LU A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

Dans la Séance solennelle du 22 janvier 1862

PAR

M. PAUL BROCA

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE, CHIRURGIEN DE L'HOPITAL DE BICÊTRE,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

(Extrait du *Moniteur des Sciences médicales et pharmaceutiques*.)



PARIS

ASSELIN, LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
6, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1862

1869

1869



ÉLOGE

DE

FRANÇOIS LALLEMAND

LU A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE DE PARIS

Dans la Séance solennelle du 22 Janvier 1862.

MESSIEURS,

C'est une question de savoir si les sciences doivent plus de progrès aux hommes qui n'en cultivent qu'une seule, ou à ceux qui en cultivent plusieurs à la fois. Au point où en sont aujourd'hui les connaissances humaines, chaque science offre un champ assez vaste pour satisfaire à l'activité de l'esprit le plus infatigable. Les savants qui se consacrent tout entiers à un seul ordre de recherches ou de travaux, doivent à la concentration de leurs forces une puissance remarquable: n'ignorant rien de ce qu'ont fait leurs prédécesseurs, rien de ce que font leurs contemporains, pouvant approfondir tous les sujets qu'ils étudient, connaissant ces sujets dans leur ensemble aussi bien que dans leurs moindres détails, ils finissent par acquérir un degré de clairvoyance et de sagacité qui leur permet d'utiliser tous les faits, d'en apprécier immédiatement la valeur, d'en expliquer les effets, d'en indiquer les causes. Les sciences doivent à ces hommes spéciaux d'innombrables découvertes, de précieuses méthodes, et des ouvrages admirables où la sûreté du jugement brille autant que la précision des connaissances.

Mais d'autres hommes, doués d'un génie plus remuant, d'une curiosité plus générale, doués peut-être aussi d'aptitudes plus diverses, ne se résignent pas à s'enfermer pendant toute leur vie dans un cercle déterminé. Comme ces voyageurs passionnés pour qui la terre natale est trop monotone et trop petite, et qu'un esprit entreprenant pousse sans cesse vers de nouveaux climats, ils ne peuvent se résoudre à contempler toujours le même horizon. On les voit à la fois avec la même ardeur, souvent avec le même succès, appliquer leur intelligence flexible aux études les plus variées. Lorsqu'on examine la vie et les tra-

vaux de ces hommes d'élite, lorsqu'on récapitule tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont produit, on se prend quelquefois à regretter qu'une si grande somme d'activité n'ait pas été autrement dépensée, que tant d'efforts, dispersés dans des voies différentes, n'aient pas été dirigés constamment vers un même but. Mais ce but ne nous échappe peut-être que parce qu'il est trop éloigné. Les progrès de l'esprit humain seraient limités si chaque science ne devait tirer que d'elle-même les principes de son évolution, car toutes nos connaissances se tiennent, et c'est de l'appui mutuel qu'elles se prêtent, c'est de leur rayonnement réciproque que résulte leur continuuel accroissement. Sachons donc rendre un juste tribut d'hommages à ces esprits hardis et féconds qui, suivant une expression d'Hippocrate, ne connaissent d'autre repos que le changement d'occupation, et qui, dans leur activité mobile, se fixant tour à tour sur les sujets les plus divers, travaillent à maintenir toutes les sciences unies en un seul faisceau.

Le collègue illustre dont je viens vous parler aujourd'hui ne fut pas seulement, Messieurs, un chirurgien de premier ordre; la médecine proprement dite et la physiologie lui doivent des travaux remarquables; la tératologie, l'histoire naturelle ont reçu de lui des tributs précieux; une noble science qui, de son temps, encore au berceau, n'avait pas même de nom et qui aujourd'hui, délivrée de ses langes, commence à peine à se dégager des illusions de la première jeunesse, l'anthropologie générale, devra le compter un jour au nombre de ses précurseurs. Pendant que l'histoire, la littérature, la poésie se partageaient ses loisirs, la philosophie, la morale et la politique furent les sujets favoris de ses méditations. En lui, le dévouement du patriote et le courage du citoyen égalèrent la hardiesse du penseur et l'infatigable ardeur du savant; mais l'amour du sol natal ne lui fit jamais oublier les droits généraux de l'humanité. Indépendant jusqu'à la rudesse, inébranlable dans ses convictions, il eut plusieurs fois l'occasion de montrer que la virilité de son caractère était à la hauteur de ses aptitudes scientifiques et de son talent d'écrivain. La prudence et la modération ne dirigèrent pas toujours sa conduite; il n'eut pas, il ne voulut pas avoir l'art ingénieux des réticences, ni même l'art plus commode et plus facile du silence, qui n'implique ni l'approbation ni le blâme; manifestant ses opinions sans aucun ménagement, il eut de nombreux et puissants ennemis. Mais l'éclat de son mérite triompha de tous les obstacles; renversé violemment par une administration ombrageuse, il se releva plus fier et plus fort qu'auparavant : sa renommée franchit les limites de l'Europe; un prince illustre, héritier d'un trône de l'Orient, n'hésita pas à confier sa santé royale à ce républicain déclaré; et l'Institut de France, par une exception d'autant plus flatteuse qu'elle est restée unique jusqu'ici, alla le chercher à deux cents lieues de Paris pour le faire asseoir sur un des rares fauteuils de sa section de médecine et de chirurgie.

Claude-François Lallemand, membre honoraire de notre Société, naquit à Metz, le 26 janvier 1790 (1), dans une famille honorable, mais peu favorisée par la fortune. Il fit ses études classiques à l'Ecole centrale de Metz, qui prit sous l'Empire le nom de lycée, comme les autres écoles centrales instituées sous la République. Dès cette époque, il commença à manifester ce dédain de l'autorité qui, plus d'une fois dans le cours de sa vie, devait lui susciter de graves embarras. L'éloquence de ses professeurs ne put réussir à le convaincre de l'utilité du grec et du latin, ni de la nécessité de rester assis sur un banc dix heures par jour. Ce système d'éducation ne fut jamais de son goût; cinquante ans plus tard, il écrivit un livre pour en montrer la fausseté et le péril et pour réclamer, entre autres choses, l'institution de cours de gymnastique dans tous les établissements consacrés à la jeunesse. En attendant d'avoir voix au chapitre, notre collégien protestait à sa manière, et, jugeant dans sa jeune tête que l'exercice du corps était un des besoins de son âge, à défaut de gymnastique officielle, il allait faire l'école buissonnière. Il y avait surtout deux saisons, l'hiver et l'été, où il s'échappait souvent en dépit de toute surveillance, — l'hiver, pour aller déployer, sur l'écorce de la Moselle, ses talents de patineur, — l'été, pour retourner encore à son fleuve chéri, qui le comptait au nombre de ses nageurs émérites. Ce n'est pas lui qui aurait travaillé pendant l'automne, sagement consacré aux vacances. Mais travaillait-il, du moins, au printemps? J'ai le regret de dire qu'il n'en existe aucune preuve, quoique cette saison privilégiée ait vu sans doute éclore les premiers essais poétiques de notre jeune écervelé. Sur des lambeaux de papier jauni, qui datent de cette époque lointaine et que M. Gubler a bien voulu me confier, j'ai retrouvé, écrits en caractères presque effacés par le temps, des vers où la rime est aussi médiocre que la mesure, mais où se dessinent déjà, en un style incorrect qui ne manque pourtant pas d'élévation, l'énergie de la pensée et l'indépendance du jugement. Ce qui inspirait cette muse inexpérimentée, ce n'était ni la nature verdoyante, ni le sexe enchanteur, ni la tyrannie des professeurs et des maîtres, de tout temps en butte à la verve des écoliers; c'était la politique! Et, le croirait-on? pendant que la France entière subissait la fascination de la gloire, lorsque chaque bulletin apportait la nouvelle d'une victoire, lorsque notre drapeau triomphant flottait tour à tour sur tant de capitales, lui, collégien robuste et indiscipliné, enfant d'une cité belliqueuse, élevé dans le fracas des armes, il chantait les bienfaits de la paix, de l'agriculture et de l'industrie. Voici quelques strophes déchiffrées sur un feuillet maculé qui servait à ses devoirs d'arithmétique :

(1) Et non le 20 janvier, comme l'ont dit plusieurs biographes. La date que je donne ici a été relevée récemment par M. Bouchotte sur les registres de la mairie de Metz. L'enfant est inscrit sous le nom de *Lallement*. Son père a signé le même nom; mais son aïeul a signé *Lallemand*.

Et vous, illustre conquérant,
Que le peuple insensé révère,
Arrêtez ces fleuves de sang,
Contemplez les maux de la guerre !

Ici commence un large pâté d'encre, que débordent quelques épithètes agressives, et au-dessous duquel on lit encore :

.
Au milieu de votre patrie
Ramenez donc vos étendards ;
Faites renaître l'industrie
Et le commerce et les beaux-arts.
Encouragez l'agriculture,
Car c'est la force d'un Etat ;
Laissez des bras pour la culture :
Un laboureur vaut un soldat !

La suite a disparu sous des multiplications en nombres complexes, par livres, sols et deniers, avec une erreur de calcul des plus significatives.

Il résulta de cette ingénieuse répartition de son temps pendant les quatre saisons de l'année, qu'à l'âge de dix-sept ans, le jeune Lallemand, ayant terminé ses études universitaires, ne savait absolument rien. En revanche, tous les patineurs de la Moselle reconnaissaient en lui leur maître, et grâce à son habileté de nageur il avait eu le bonheur de retirer de l'eau deux de ses camarades qui se noyaient ; *utile dulci*. M. Anspach, de Metz, frère d'un des conseillers actuels de la Cour impériale de Paris, fut un de ceux qui durent la vie à son intrépidité.

Celui qui ne sait rien est également propre à tout : ainsi pensèrent du moins les parents de Lallemand, et il fut décidé que le jeune homme entrerait dans la chirurgie militaire. Il fut donc placé en qualité d'élève à l'hôpital militaire de Metz. De là, au bout d'une année, il fut envoyé à l'armée d'Espagne, avec une commission de chirurgien sous-aide (1808). Trop intelligent pour ne pas avoir la conscience de son ignorance, il ne tarda pas à comprendre que la responsabilité attachée à ses fonctions lui imposait le devoir de s'instruire. Mais le moyen de travailler dans un pays ennemi, où nos troupes étaient toujours sur le qui-vive, où d'ailleurs les livres lui manquaient et où la plupart de ses collègues étaient presque aussi novices que lui ? Il n'avait donc qu'une ambition, c'était de revenir en France et de se rendre à Paris, pour faire des études régulières ; d'ailleurs cette guerre dynastique contre un peuple qui ne nous avait pas attaqués n'avait pas son approbation ; mais il ne pouvait songer à obtenir un congé de réforme pendant la durée de la campagne. Heureusement pour lui, son régiment, le 55^e d'infanterie, fut rappelé en France

à la fin de 1810. Après avoir tenu garnison pendant quelques mois à Maubeuge et à Dunkerque, il réussit enfin à se faire réformer comme poitrinaire. On y mit peut-être un peu de complaisance. Il paraît toutefois qu'il avait eu une hémoptysie, et ce symptôme, avant la découverte de l'auscultation, passait pour tout à fait décisif. Quoi qu'il en soit, on peut dire de lui qu'il ne fut poitrinaire qu'un seul jour, et la santé robuste dont il jouit jusqu'à la fin de sa vie prouverait au besoin qu'il vaut quelquefois mieux être condamné par trois médecins que par une Cour d'assises.

Ses parents, fort gênés, — tant de gens l'étaient alors ! — ne se décidèrent qu'au bout de plusieurs mois à l'envoyer à Paris, où il arriva au mois de décembre 1811, aussi léger d'argent que riche d'espérance. Pour se créer quelques ressources il imagina de donner des répétitions à ses condisciples, qui, voyant en lui un vétéran éprouvé par quatre années de services dans la chirurgie militaire, ne lui refusèrent pas leur confiance. Notre étudiant de première année, professeur prédestiné, enseignait donc chaque jour ce qu'il avait appris la veille. Il ne recevait d'ailleurs de ses élèves qu'une rétribution minime, — juste assez pour payer la moitié du loyer d'une chambre qu'il partageait avec son ami Manoury, dans la rue Pierre-Sarrazin. La chambre était petite, le lit étroit, la table unique, et les deux commensaux n'avaient rien trouvé de mieux que de travailler et de dormir à tour de rôle. Ils avaient divisé la nuit en deux parties à peu près égales ; Lallemand, qui était l'homme du soir, devait réveiller son camarade à heure fixe, mais Manoury, l'homme du matin, se plaignait souvent qu'on lui faisait la part trop petite, à quoi l'autre répondait que ne possédant ni montre, ni pendule, et n'ayant pour mesurer le temps d'autre instrument de précision que la longueur de la chandelle, il lui était bien permis de se tromper dans ses calculs.

Quel changement en quatre années ! Qui eût pu reconnaître alors l'incorrigible buissonnier de l'Ecole centrale de Metz ? L'ardeur de sa puissante nature était désormais dirigée vers des travaux sérieux, et il s'y livrait avec cette passion qu'il mettait à toute chose. Suivre les cours de la Faculté, l'hôpital, l'Ecole pratique, et préparer ses propres leçons, ce n'était pas assez pour lui. Il fallait réparer le temps perdu au collège, et sans maître, sans émule, acquérir cette instruction commune sans laquelle il n'est pas d'homme vraiment supérieur ; après avoir si souvent répété en mille variantes :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

il fallait maintenant pâlir sur le rudiment et apprendre les deux langues mortes, dans lesquelles l'antiquité nous a transmis sa pensée ; il fallait enfin étudier les chefs-d'œuvre de notre littérature, car c'est ainsi qu'on apprend à écrire, et notre étudiant sentait déjà qu'il serait appelé un jour à remuer les idées avec sa plume. Ce n'était pas chose

facile de faire marcher de front les études médicales et les études classiques ; mais le temps consacré à ces dernières était pris sur le sommeil, et les autres n'en souffraient pas. Grâce à ce travail opiniâtre, que secondait une facilité remarquable, Lallemand eut bientôt comblé les lacunes de son instruction littéraire. Son style était déjà plus correct ; ses vers — il en fit toute sa vie — étaient plus polis et plus harmonieux. On en pourra juger d'après ce fragment que j'extraits d'une épître adressée à un de ses amis, philosophe pratique, retiré sur les bords de la Marne :

Heureux qui peut varier ses plaisirs

Et tour à tour partager ses loisirs

Entre le travail et l'étude,

Quitter pour ses amis l'ombre et la solitude,

Et, l'arrosoir, la bêche, ou le livre à la main,

Cultiver son esprit, arroser son jardin.

Mais cent fois plus heureux encore,

Le cœur sensible et bienfaisant,

Que le malheur jamais n'implore

Sans le trouver compatissant.

Nous voici bien près de l'idylle. Cette pièce et plusieurs autres qui datent du même temps, sont à peu près dans le même goût, et montrent que l'auteur avait, *momentanément*, renoncé à la satire politique. Ses opinions n'avaient pas changé ; mais sa noble intelligence avait compris que ce n'était pas le moment des récriminations stériles, quand la fortune trahissait nos armes, et quand les funestes journées de Leipzig ouvraient à l'étranger les frontières de la France.

Il avait chansonné le maître tout puissant, mais il n'était pas homme à insulter au malheur, et, pendant que les adulateurs de la veille se préparaient à la défection, il se préparait, lui, à risquer sa vie pour la cause de l'empereur, qui était devenue celle de la patrie. Il reprit son uniforme, il chargea son fusil, disciplina ses camarades, et prit part avec eux à la sanglante bataille de Paris. L'année suivante, après le désastre de Waterloo, il rassembla de nouveau sa petite troupe. Dans ces jours néfastes, où les grands chefs militaires, les législateurs, les édiles, tout le monde officiel n'avait d'autre pensée, d'autre but que de livrer le plus tôt possible la capitale aux étrangers, de comprimer l'impatience des soldats et de paralyser toute résistance, Lallemand fut un de ces généreux patriotes qui, sans direction, sans discipline, presque sans munitions, armés au hasard, coururent présenter leur poitrine aux balles ennemies, afin qu'il ne fût pas dit dans l'histoire que Paris avait, sans coup férir, ouvert ses portes aux Prussiens. La plaine des Vertus, entre Saint-Denis et la Villette, fut le théâtre des exploits de cette poignée de héros. Dispersés en tirailleurs, autour des avant-postes de Blücher, continuellement assail-

lis par des forces bien supérieures, décimés à toute heure, avançant, reculant tour à tour, se ralliant derrière un mur, derrière une haie, espérant toujours et toujours en vain que le bruit du canon viendrait leur annoncer le concours de l'armée, ils finirent la campagne pendant plusieurs jours et ne rentrèrent dans Paris que le lendemain de la capitulation. Lallemand s'était tout particulièrement signalé dans cette lutte désespérée. Les feuilles politiques, au milieu de tant d'événements, de tant de préoccupations, trouvèrent le temps et la place de raconter une action d'éclat où il avait déployé autant de sang-froid que de courage (1). C'était la première fois que son nom était livré à la publicité, où l'attendaient plus tard des succès d'un autre genre.

Mais quittons le poète et le guerrier pour revenir à l'étudiant.

Nous l'avons laissé dans sa petite chambre, partageant ses nuits de veille avec son condisciple Manoury. Quelques mois après son arrivée à Paris, il fit un coup d'audace qui décida probablement de sa carrière. Dupuytren, professeur de médecine opératoire à la Faculté de médecine, attirait à ses cours un grand nombre d'élèves, mais il paraît qu'on trouvait plus de charme à l'écouter qu'à le servir, car, tandis que l'amphithéâtre était plein, l'hémicycle était désert. L'aide d'anatomie et les trois ou quatre préparateurs bénévoles qui, au commencement de chaque semestre, formaient l'état-major du professeur, ne tardaient pas à chercher des prétextes pour échapper l'un après l'autre à une trop dure domination. Cette année-là, moins de trois mois avaient suffi pour vider l'hémicycle. Le dernier préparateur, désespérant de satisfaire son maître, venait de se retirer à son tour, et personne ne se présentait pour le remplacer. Le professeur, un peu piqué, commença un jour sa leçon en annonçant que la place était

(1) Dans un journal de l'époque, intitulé *le Postillon du soir* (n° du 4 juillet 1815), et dont nous avons trouvé un lambeau déchiré, on lit le passage suivant :

« A ces deux traits d'étourderie, nous allons opposer le sang-froid et le prudent courage d'un jeune étudiant en médecine nommé Lallemand. Il était en tirailleur dans la plaine des Vertus, avec des gardes nationales et des troupes de ligne. Il s'avança avec quelques-uns de ses camarades jusqu'aux premières maisons. Là, ils tirèrent une vingtaine de coups de fusil, jusqu'à ce que les Prussiens, persuadés qu'il ne devait plus leur rester que fort peu de munitions, vinrent fondre sur eux en nombre bien supérieur. Les Français rétrogradèrent.

» Ce jeune étudiant, se voyant pressé par un Prussien, l'attendit de pied ferme, reçut un coup de fusil dont il ne fut pas blessé, en tira un sans.... »

Le reste est déchiré ; il m'a été impossible de compléter ce numéro, dont il n'existe pas d'exemplaire à la Bibliothèque impériale. Lallemand, qui n'avait pas l'habitude de se vanter, n'a raconté cette histoire à aucun de ceux de ses amis que j'ai pu interroger.

vacante, et en demandant pour la remplir un homme de bonne volonté. Il y eut un grand silence. Nul ne bougeait, car il inspirait aux élèves autant de terreur que d'admiration. Tout à coup un jeune homme se lève en disant : « Ce sera moi ! » — Comment vous appelez-vous ? dit le maître. — Lallemand. — Descendez, monsieur, et asseyez-vous à ma droite. Il descendit. Séance tenante, il fut installé dans l'hémicycle ; mais, la réflexion venue, la sueur lui monta au front ; il se repentait de son audace, car il savait à peine tenir un scalpel, et il prévoyait l'humiliation d'un prochain renvoi. Pourtant, soit que Dupuytren, qui au besoin savait être aimable, eût profité de la leçon qu'il venait de recevoir, soit que son nouveau préparateur eût réussi, à force de zèle et de persévérance, à se mettre au niveau de la situation, la meilleure harmonie régna constamment entre eux jusqu'à la fin du semestre, et, pendant les deux années suivantes, Dupuytren ne voulut pas d'autre préparateur que Lallemand.

Le commerce continuuel d'un professeur jeune encore qui déjà brillait au premier rang, et qui, bientôt nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, allait saisir d'une main puissante le sceptre de la chirurgie, était bien fait pour exciter l'ardeur d'un jeune homme comme Lallemand. Il racontait plus tard que le désir d'obtenir l'estime et l'approbation d'un tel maître avait été, pendant les premières années, le principal stimulant de son activité.

Au mois de décembre 1812, n'ayant encore que quatre inscriptions révolues, il concourut par l'externat et fut nommé le premier. Ce succès lui permit d'obtenir une place à l'Hôtel-Dieu. Au bout d'un an, le concours de l'internat ne lui fut pas moins favorable. Nommé le second, il put rester à l'Hôtel-Dieu, où il fit sans interruption ses quatre années d'internat. Interne de Récamier pendant un an, il passa les trois autres années en chirurgie, d'abord sous l'autorité immédiate de Dupuytren (dont il avait été l'externe), puis, à partir du mois de juin 1816, sous la double direction du chirurgien en chef et d'un chirurgien adjoint nommé récemment au concours.

Le nouveau venu était un homme modeste et pacifique, bienveillant et jovial, tel que nous l'avons connu sur ses vieux jours, à l'hôpital Beaujon et à la Faculté de médecine. A peine plus jeune que Dupuytren, il avait été son élève, son prosecteur, son ami, et le célèbre concours de médecine opératoire, dans lequel ils avaient brillé l'un et l'autre, quoique avec des succès divers, n'avait pas refroidi leur intimité. Il était donc permis d'espérer que l'arrivée de Marjolin serait le signal de la concorde et que l'Hôtel-Dieu verrait enfin, pour la première fois depuis longtemps, régner la bonne harmonie entre le chirurgien en chef et le chirurgien en second. Mais Dupuytren se souvenait, comme le Dauphin de France devenu le roi Louis XI, de tout ce qu'il avait fait naguère contre l'autorité légitime de son chef, de la coupe amère qu'il avait fait boire au vieux Pelletan, de la force que lui

avait donnée son ascendant sur les élèves dans cette lutte où il avait fini par triompher, — et maintenant, *per fas et nefas*, arrivé au faite, il se promettait bien de ne jamais laisser grandir un rival à ses côtés. Marjolin, qui avait le droit de compter sur un accueil amical, fut péniblement surpris d'être reçu avec une hauteur écrasante; on voulait faire sentir aux élèves qu'il n'était qu'un subalterne; on réduisait ses fonctions jusqu'au point de les rendre illusoires; on ne lui laissait aucune occasion de se montrer, afin que personne n'eût intérêt à s'attacher à lui, à s'occuper de lui, à parler de lui. En un mot, il ne lui restait d'autre choix que de se courber ou de s'effacer: il préféra s'effacer. Plus attristé dans ses affections qu'humilié dans son amour-propre, il sut garder sa dignité dans cette situation difficile avec autant de simplicité que de fermeté; et si la paix ne fut pas rompue, grâce à la modération de son caractère, personne, du moins, ne pouvait ignorer la froideur des relations qui existaient entre les deux chirurgiens de l'Hôtel-Dieu.

Dupuytren, cependant, n'avait pas réussi à faire le vide autour de son subordonné. Beaucoup d'élèves, tout en admirant le grand chef, réservaient leur affection pour le second chirurgien; mais ceux que l'ambition mordait au cœur, ceux qui cherchaient avant tout un patronage influent, espéraient plaire au premier en évitant de se commettre avec l'autre. Lallemand ne fut pas de ce nombre. Quoiqu'il lui fût permis, plus qu'à tout autre, de compter sur les bonnes grâces de son premier maître, il osa manifester ouvertement sa sympathie pour Marjolin. Plusieurs fois même, dans les petits tiraillements qui ne pouvaient manquer de se produire entre le chef et l'adjoint, il eut le courage de prendre parti pour celui-ci. Marjolin, de son côté, sut apprécier toute la valeur d'un jeune homme qui joignait, à des talents déjà reconnus, une si rare indépendance, et lui voua une amitié qui ne devait pas tarder à porter ses fruits. Dupuytren, disons-le à sa louange, sut comprendre et respecter leur liaison. On avait remarqué qu'à partir de ce moment il avait mis plus de roideur dans ses rapports avec son interne; mais il fit de lui le plus grand éloge dans les notes confidentielles qu'il remit à l'administration à la fin de l'année. Non content de louer d'une manière générale son zèle, son instruction et son intelligence, il insistait encore particulièrement sur *ses talents comme anatomiste et sur son habileté comme dessinateur* (1). Ainsi, grâce à la franchise de son caractère et au mérite de sa personne, Lallemand, placé entre deux chefs mal assortis, avait gagné l'amitié de l'un sans perdre l'estime de l'autre, situation tout exceptionnelle qui exerça sur son avenir une influence décisive.

Pendant la durée de son internat, il se livra surtout à l'étude de la chirurgie, mais son zèle pour cette science n'était pas exclusif, et il

(1) Je dois ce document à la bienveillance de M. Husson, directeur de l'Assistance publique.

trouva le temps de faire des recherches d'un haut intérêt sur divers sujets de médecine et de physiologie. Avec ses trois cents malades, atteints pour la plupart d'affections fort graves, Dupuytren, obligé d'aller pour ainsi dire tous les jours à la salle des morts, avait cru devoir régulariser le service des autopsies, et les fonctions de l'interne qui en était spécialement chargé étaient des plus laborieuses. Cet interne était Lallemand, qui fut naturellement conduit à cultiver avec soin l'anatomie pathologique. Ses collègues des services de médecine, pleins de confiance en son habileté, se reposaient souvent sur lui du soin de rendre à leurs morts les derniers devoirs... de la science. Ce fut ainsi qu'il lui fut donné de compléter par l'autopsie l'étude d'un grand nombre d'affections cérébrales, et de recueillir les précieux matériaux qu'il utilisera plus tard dans ses *Lettres sur l'Encéphale*. Pour lui, d'ailleurs, l'anatomie pathologique n'était pas seulement le complément indispensable de l'observation des malades, il pensait avec juste raison que, de la comparaison des lésions avec les symptômes, il pouvait sortir autre chose que des applications pathologiques. Un symptôme morbide n'est le plus souvent qu'une fonction pervertie ou abolie, et la liaison qui existe alors entre la lésion anatomique et le trouble fonctionnel peut révéler en même temps, à l'observateur sagace, et la nature de la maladie et celle des fonctions de l'organe altéré. L'anatomie pathologique bien interprétée peut donc éclairer les physiologistes autant que les médecins. Ce fut cette idée, déjà ancienne, mais tellement oubliée alors qu'elle pût paraître neuve, qui dirigea Lallemand dans ses recherches de physiologie et qui présida à la rédaction de sa thèse inaugurale.

La physiologie, à cette époque, n'occupait dans les études médicales qu'une bien petite place. On eût dit que le grand Haller n'avait jamais existé. Après cet homme de génie, la science à laquelle il avait donné une impulsion si puissante avait subi un temps d'arrêt, mais depuis la mort de Bichat c'était presque une décadence. Les *Eléments de physiologie*, de Richerand, avaient pris la place de *Elementa physiologiae*, et cet ouvrage, arriéré de cent ans, aussi élégant de style que pauvre d'idées, était devenu en quelque sorte l'évangile de la physiologie ; c'était l'*alpha* et l'*oméga* des maîtres et des élèves.

Comme la pensée des individus, comme la pensée des peuples, celle du monde scientifique a ses ardeurs et ses défaillances, ses calmes et ses orages, et ses oublis et ses dédains. Des souffles invisibles, des attractions inconnues, y produisent des oscillations et des courants qui, à des moments donnés, entraînent la plupart des esprits vers de certaines régions, les laissant indifférents à ce qui se passe partout ailleurs.

La physiologie était alors une des sciences que l'attention publique avait délaissée. On avait commencé par oublier la plupart des découvertes du XVIII^e siècle ; on n'avait conservé pour l'enseignement qu'un petit nombre de faits qui n'étaient ni les plus certains ni les plus

utiles ; et quant à ces questions générales de principes et de méthode, dont l'ensemble constitue, dans chaque science, ce qu'on nomme sa philosophie ; on ne les jugeait pas dignes du moindre intérêt. On avait perdu jusqu'à ce sens critique, qui demande à être exercé spécialement pour chaque ordre de connaissance, auquel la logique générale ne peut suppléer, et qui apprend à distinguer l'apparence du fait, l'hypothèse de l'induction, l'assertion de la preuve. C'était ainsi que le système phrénologique, application prématurée d'un principe juste et fécond, avait fait irruption dans la science avant d'être scientifique ; et on pouvait se demander ce qui était le plus faible des preuves qu'il avait invoquées ou des arguments qu'on lui avait opposés.

Dans un pareil état de choses, ceux qui entreprirent de régénérer la physiologie durent naturellement choisir, parmi les procédés d'investigation usités à une époque antérieure, celui qui leur parut le plus direct, le plus saisissant, le plus propre à frapper les esprits et à entraîner la conviction.

Ce procédé ne fut ni l'observation analytique des phénomènes, ni l'induction basée sur le rapprochement des faits normaux et des faits pathologiques. Ce fut l'expérimentation faite sur les animaux. La précieuse méthode des vivisections reçut une préférence tellement exclusive, qu'elle fit à peu près oublier les autres ; on put croire un instant que c'était la seule source des connaissances positives en physiologie, et cette science, qui est celle de l'homme sain, fut assise sur des bases solides, sans aucun doute, mais insuffisantes, puisqu'au lieu d'observer des êtres humains ou des êtres en état de santé, on n'observait que des quadrupèdes et des reptiles soumis à d'horribles mutilations.

Telles étaient les tendances qui avaient signalé le réveil de la physiologie. Mais pendant que les promoteurs principaux de ce mouvement régénérateur persistaient dans la voie exclusive où ils s'étaient d'abord engagés, deux élèves de l'Ecole de Paris, Gerdy et Lallemand, se préparaient à élever la voix en faveur de deux méthodes d'investigation également précieuses, également oubliées. Gerdy commençait déjà la belle série de travaux qui devait réhabiliter la méthode de l'observation analytique. Il lui était réservé de montrer tout le parti qu'un esprit attentif et curieux peut tirer de l'analyse des fonctions observées sur l'homme en état de santé. Lallemand, de son côté, convaincu que les vivisections ne pouvaient résoudre qu'une partie des problèmes de la physiologie, allait remettre en honneur la méthode anatomo-pathologique, qui permet de rapporter à la lésion précise d'un appareil ou d'un organe plus ou moins limité, des troubles fonctionnels observés pendant la vie sur un être intelligent, capable de rendre compte de ses sensations et de définir ses souffrances.

Ce fut surtout le désir de soumettre le système phrénologique à un examen scientifique qui le conduisit dans cette voie. Admirant avec

juste raison les travaux de Gall et Spurzheim sur l'anatomie de l'encéphale, partageant les opinions de ces auteurs sur l'inégalité primitive des aptitudes, admettant avec eux que ces inégalités dépendent des conditions organiques du cerveau, il se sentait porté à accepter le principe des localisations qui était le fondement de leur système; mais il avait l'esprit trop positif pour recevoir ou rejeter une doctrine quelconque sans en avoir examiné les preuves. Celles des phrénologistes lui parurent tout à fait insuffisantes. L'étude des bosses du crâne sur l'homme vivant était trompeuse, car elle indiquait une forme extérieure, qui ne correspondait pas exactement à celle de l'organe sous-jacent. Quant aux inductions tirées de l'anatomie comparée, des rapports qu'on avait cru saisir entre l'organisation cérébrale et les instincts ou les facultés des animaux, elles lui paraissaient trop incertaines pour qu'on pût, en toute sécurité, les appliquer au cerveau et à l'intelligence de l'homme (1).

Restaient les vivisections, que les phrénologistes n'avaient pas invoquées, mais sur lesquelles leurs adversaires se basaient pour prouver qu'il n'y avait aucun rapport entre les troubles fonctionnels produits par la mutilation des hémisphères et la nature des organes phrénologiques soumis à cette mutilation. Cette solution négative était-elle valable? Pas davantage, puisque la douleur, l'hémorrhagie, l'ébranlement qui accompagnent l'ouverture du crâne peuvent produire dans toutes les fonctions cérébrales une perturbation profonde, dont les effets se confondent avec ceux de la lésion spéciale qu'on voudrait étudier.

Ayant ainsi reconnu l'insuffisance des moyens d'investigation mis en usage soit par les phrénologistes, soit par leurs adversaires, Lallemand jugea sagement que la pathologie et l'anatomie pathologique pouvaient seules fournir les éléments d'une doctrine vraiment scientifique. C'était remettre bien loin la solution de ce grand problème, car les faits pathologiques ne dépendent pas, comme ceux de l'expérimentation, de la volonté de l'observateur; c'est le hasard qui les présente, quelquefois à de longs intervalles. Mais celui qui cherche consciencieusement la vérité préfère les méthodes les plus sûres, alors même qu'elles sont les plus lentes; et Lallemand possédait deux forces qui se trouvent rarement réunies: la jeunesse et la patience! Il ne recula pas devant la perspective d'un travail qui pouvait durer toute sa vie. Il l'entreprit, au risque même de compromettre son avenir chirurgical, et pendant ses quatre années d'internat, il recueillit avec le plus grand soin, et compléta par l'autopsie, toutes les observations d'affections cérébrales qui se présentèrent dans les services de médecine de l'Hôtel-Dieu.

(1) Lettres sur l'encéphale. Lettre I, 1820; introduct., p. xxii. Thèse inaugurale, 2^e édit.; préface, page xi.

Dès cette époque, il avait conçu le plan de son grand ouvrage sur l'encéphale ; mais avant d'en entreprendre la rédaction, il voulut préparer les esprits à le suivre dans la voie où il comptait s'engager, en montrant, par quelques exemples choisis, combien elle pourrait être féconde. Ce fut le but de sa thèse inaugurale qu'il soutint le 20 janvier 1818, quelques jours à peine après la fin de son internat.

Cette thèse, intitulée : *Observations pathologiques propres à éclairer plusieurs points de physiologie*, eut un succès éclatant et durable. Elle fut traduite en anglais et en allemand, et une seconde édition française, publiée en 1823 en format in-8°, fut rapidement épuisée. Aujourd'hui encore, elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire, Messieurs, de vous en présenter une analyse détaillée, et je ne pourrais le faire d'ailleurs sans passer en revue une grande partie de la physiologie. On y trouve des études sur la génération, à l'occasion d'une observation de grossesse péritonéale ; sur le mécanisme du vomissement, à l'occasion d'un cas de rupture de l'estomac ; sur la digestion stomacale et intestinale, à l'occasion d'une série d'observations d'anus contre nature. Ces deux derniers chapitres sont fort remarquables, mais la partie la plus importante de la thèse est celle qui est consacrée au système nerveux. Après avoir rapporté cette belle observation d'anencéphalie, à laquelle Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire devait bientôt donner tant de célébrité, après avoir reproduit plusieurs faits semblables, mais beaucoup moins complets, empruntés aux écrivains du dernier siècle, l'auteur se demande comment un fœtus privé d'encéphale et de moelle épinière peut se développer et vivre jusqu'au terme de la grossesse ; puis il cite deux cas moins graves, où les fœtus privés d'encéphale, mais pourvus de moelle, ont pu naître vivants et vivre plusieurs jours ; enfin, rapprochant ces faits des résultats expérimentaux obtenus par Legallois et Redi chez les animaux à sang chaud et chez les animaux à sang froid, et pressentant déjà cette vérité aujourd'hui démontrée, que les phases embryonnaires des animaux supérieurs sont comparables à l'état permanent des êtres situés plus bas dans l'échelle, il arrive à conclure que, suivant les âges et suivant les espèces, dans des conditions déterminées et pendant un temps variable suivant ces conditions, les nerfs ganglionnaires peuvent fonctionner sans la moelle, et la moelle sans le cerveau ; que la solidarité et la subordination des diverses parties du système nerveux sont d'autant plus étroites que l'être est plus élevé dans la série ou plus avancé dans son développement, mais que l'unité fonctionnelle ne devient jamais complète, et que chez l'homme lui-même la propriété d'agir à la manière d'un centre n'appartient pas exclusivement au cerveau. La pluralité des centres nerveux une fois établie en principe, l'auteur se demande en terminant si le même principe n'est pas applicable aux fonctions cérébrales proprement dites, si le cerveau ne serait pas à son tour composé de plusieurs organes destinés à des fonctions spéciales ; et quoiqu'il

laisse la question indécise, en annonçant que la pathologie seule pourra la résoudre ultérieurement, il est clair qu'il incline déjà vers une réponse affirmative.

Dans cette thèse remarquable, Lallemand n'avait pas la prétention d'ouvrir à la physiologie une voie nouvelle, mais il voulait réhabiliter une méthode aussi ancienne que la médecine elle-même, méthode féconde et injustement abandonnée. Nous pouvons dire aujourd'hui qu'il atteignit pleinement son but. Qui pourrait énumérer toutes les richesses que la physiologie a empruntées depuis quarante ans à la pathologie et à l'anatomie pathologique? Ne sait-on, par exemple, que les *Lettres sur l'Encéphale*, de Lallemand, et le *Traité de l'Encéphalite*, de M. Bouillaud, ont été mis à contribution par les physiologistes au moins autant que par les médecins? Et s'il fallait préciser davantage, ne pourrais-je pas citer les écrits des Longet et des Brown-Sequard, où les observations pathologiques tiennent un rang égal à celui des vivisections?

Lallemand, après avoir soutenu sa thèse, se proposait de rester à Paris et de suivre la carrière chirurgicale; mais, quoique il eût déjà vingt-huit ans, il ne se hâta pas de se livrer à la clientèle. Il résolut, au contraire, de consacrer tout son temps, pendant plusieurs années, à des travaux intellectuels, en vivant du revenu modeste de ses cours particuliers. Il alla donc s'installer près du Luxembourg, dans un petit appartement d'étudiant. Il y vécut tranquillement avec un ami intime, plus jeune que lui de quelques années, M. Bouchotte, de Metz, que je me plais de nommer ici, et qui a bien voulu me transmettre de précieux renseignements sur la jeunesse de son ancien camarade. Ces deux esprits distingués, ces deux cœurs d'élite, étaient faits pour se comprendre et pour s'aimer. Le temps et l'absence, qui usent les amitiés vulgaires, ne firent que consolider la leur.

Ce fut dans ce réduit paisible que Lallemand commença la rédaction de ses recherches sur les maladies de l'encéphale. Il adopta la forme épistolaire à l'imitation de Morgagni, qu'il se proposait de prendre pour modèle, et pour lequel il professait la plus vive admiration. Il avait d'abord eu la pensée de publier en français le grand ouvrage du vieux professeur de Padoue, de *Causis morborum*. Il travailla même quelque temps à cette traduction. Il y trouvait le double avantage de se perfectionner dans la connaissance du latin et de compléter ses études d'anatomie pathologique. Mais, ayant appris que Désormeaux et Destouet étaient sur le point de publier une traduction du même ouvrage, il jugea inutile de terminer la sienne.

Il y avait dix-huit mois qu'il vivait dans son obscure retraite lorsqu'une circonstance imprévue vint changer subitement sa situation.

A la suite d'une agitation provoquée par le fanatisme religieux, plus encore que par les passions politiques, l'Ecole de médecine de Montpellier avait été, en février 1819, le théâtre de troubles fort graves. La

plupart des étudiants s'étaient retirés dans leurs familles, et cette antique Faculté était déserte pour la première fois depuis neuf siècles. Les jeunes gens ne tardèrent pas à revenir; mais la Commission de l'instruction publique, présidée et dirigée par Royer-Collard, se crut obligée de remanier le personnel des professeurs. On changea d'abord le doyen, puis, en peu de mois, plusieurs chaires furent successivement déclarées vacantes. De ce nombre était la chaire de clinique chirurgicale, et Royer-Collard, voulant envoyer à Montpellier un homme étranger aux dissensions locales qui venaient de se manifester d'une manière si fâcheuse, résolut de désigner pour remplir cette chaire importante un chirurgien de l'Ecole de Paris. Il pria donc Marjolin, qu'il connaissait tout particulièrement, de le diriger dans son choix. Marjolin était déjà, depuis l'année précédente, professeur de pathologie externe à la Faculté de Paris; mais sa nouvelle fortune ne lui avait pas fait oublier ses anciens amis. Le désintéressement et l'indépendance dont Lallemand lui avait donné tant de preuves pendant son internat reçurent alors une récompense inattendue. Ce fut lui qu'il désigna à Royer-Collard, et, comme celui-ci montrait quelque hésitation à nommer, pour une chaire de clinique, un homme si jeune, un docteur si récent, Marjolin, avec une nouvelle insistance, fit ressortir le mérite de son candidat, auteur d'une thèse déjà célèbre, qui révélait un talent supérieur. Il ajouta qu'au surplus on pouvait consulter M. Dupuytren, ne doutant pas que ce professeur, malgré le souvenir de quelques légers tiraillements, ne sût rendre justice à son ancien élève. Marjolin avait bien auguré de la générosité de son collègue. Le témoignage de Dupuytren, accepté avec d'autant plus de confiance qu'il était plus impartial, fut favorable à Lallemand, et celui-ci, présenté par Royer-Collard aux suffrages de la Commission de l'instruction publique, fut nommé, le 19 juillet 1819, sans avoir fait la moindre démarche, sans avoir rien sollicité, sans avoir visité personne.

Passant tout à coup d'une situation obscure à une position brillante, presque étudiant la veille et maintenant professeur, il n'avait pas été soumis à cette épreuve de l'attente qui place si souvent les hommes entre la dignité de leur personne et le souci de leur avenir, et qui est la pierre de touché de la fermeté de leur caractère. Le sien était de trempe, — on le vit plus tard, — à ne pas céder, même devant l'adversité. Mais combien d'autres à sa place, n'ayant connu ni les impatiences de l'ambition, ni les fatigues de la lutte, ni les morsures de l'intrigue, se seraient déclarés satisfaits d'un ordre de choses qui n'avait eu pour eux que des fleurs sans épines! Une société où il n'avait rencontré aucun obstacle, où son mérite n'avait eu qu'à se montrer pour être aussitôt reconnu et récompensé, n'était-elle pas excellente? Il l'eût admis sans doute s'il n'eût aimé que lui-même, sans s'inquiéter des autres; mais il n'était pas de ceux qui rapportent tout à leur personne. Séparerait-il maintenant ses intérêts de ceux qui jusqu'alors

lui avaient toujours été chers ? Le volontaire de 1815 allait-il se rallier au gouvernement que les baïonnettes étrangères avaient ramené deux fois, et qu'un mouvement rétrograde entraînait, malgré lui peut-être, vers cet ancien régime si odieux à la nation ? Il était trop fier et trop juste pour renier ainsi son passé. Dès que la fortune l'eut mis en évidence, dans une position élevée, il manifesta hautement des opinions qu'il n'avait jamais cachées, et il entra dans l'opposition libérale, qui comptait déjà dans ses rangs, sans parler des hommes politiques, un grand nombre de savants et de littérateurs distingués.

Il n'avait pourtant ni les qualités ni les défauts qui font les hommes de parti. Ne connaissant d'autres juges que sa conscience et sa raison, il n'acceptait sans examen ni une consigne ni un mot d'ordre ; il lui arriva plus d'une fois d'approuver ce que blâmaient les libéraux, de blâmer ce qu'ils approuvaient, et, quoiqu'il fût ordinairement d'accord avec eux, ils lui reprochaient comme une défection ce qui était la preuve de sa parfaite indépendance. Il est certain qu'il appréciait les choses autrement que les hommes de ce temps-là. Les yeux fixés sur l'avenir, il attachait moins d'importance à la question dynastique qui préoccupait tout le monde qu'au problème social qui n'était pas même encore posé.

Thomas a dit, dans *l'Eloge de Descartes* : « Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui-même : elle consiste presque toujours à détruire la première. » Lallemand, qui n'était pourtant pas cartésien, avait fait comme Descartes, si ce n'est que, sa première éducation ayant été à peu près illusoire, il n'avait eu que peu de chose à faire pour se séparer des impressions de sa jeunesse. Simple étudiant de première année, nous l'avons vu refaire sans maître ses études classiques. Après avoir appris à écrire, il voulut apprendre à penser. Dans ses loisirs nocturnes, arrachés au sommeil, il lut et médita les écrits des historiens, des philosophes, des moralistes, des théologiens, des économistes ; il étudia l'humanité dans sa marche à travers les âges ; il suivit les sociétés dans leur évolution, et, appliquant à ces recherches difficiles les méthodes scientifiques que son éducation professionnelle lui rendait familières, faisant de la physiologie la base de sa philosophie, et de cette philosophie scientifique la base de la politique et de la morale, il vit toutes choses à sa manière, autrement que les hommes du passé, autrement que ses contemporains.

Tel était l'homme que la commission de l'instruction publique envoyait à Montpellier, dans cette illustre et antique Faculté, dépositaire des traditions de la médecine grecque, fière de son glorieux passé, et par là même assistant avec méfiance, sinon avec inquiétude, au mouvement de rénovation dont l'Ecole de Paris avait pris l'initiative. Le nouveau professeur ne paraissait pas disposé à sacrifier sur l'autel du Vitalisme, non plus qu'à ranger Barthéz parmi les demi-

dieux ; on connaissait son zèle ardent pour l'anatomie pathologique, qui, attachant l'esprit à la contemplation de la matière, le tient éloigné des sphères métaphysiques où plane le Principe Vital. On savait qu'il considérait la recherche des causes finales comme à jamais illusoire, et la Nature Médicatrice comme un mot vide de sens. On se disait enfin, et ici on avait raison, qu'une Faculté qui comptait l'illustre Delpech au nombre de ses membres pouvait bien se suffire à elle-même, et n'avait pas besoin d'aller, malgré elle, recruter ses professeurs de chirurgie parmi les disciples d'une autre école.

Lallemand ne trouva donc qu'un accueil assez froid parmi ses collègues. Les étudiants eux-mêmes, croyant voir en lui une créature de la réaction cléricale, ne lui témoignaient d'abord aucune sympathie ; mais leurs préventions se dissipèrent dès qu'ils connurent les tendances libérales de leur jeune maître. Bientôt ils purent admirer le talent de celui dont ils aimaient déjà le caractère. Ils se groupèrent autour de lui, s'attachèrent à sa personne, et lui donnèrent en maintes circonstances des marques éclatantes de leur estime et de leur affection. Cette popularité, qui ne l'abandonna jamais, était justifiée, d'ailleurs, par son dévouement à l'instruction des élèves et par sa bienveillance pour tous les travailleurs, à qui il prodiguait sans compter son temps et ses conseils.

Son titre de professeur de clinique l'avait fait chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Eloi, et cette position, qui, du premier coup, le signalait à l'attention du public, lui valut dans la clientèle une fortune rapide. Mais il n'était pas encore, comme il le devint plus tard, le premier chirurgien du Midi : à côté de lui brillait l'étoile de Delpech, que personne ne pouvait éclipser.

Delpech, on peut le dire, était le fondateur de l'école chirurgicale de Montpellier. Jusque-là on avait vu paraître de loin en loin dans cette Faculté quelques chirurgiens distingués ; mais l'enseignement de la chirurgie n'y tenait qu'un rang tout à fait secondaire. Ce fut la main puissante de Delpech qui, pour la première fois, lui donna tout son essor. Il ne manquait à cet homme remarquable aucune des qualités qui font les grands chirurgiens et les grands professeurs : une élocution brillante et facile lui permettait d'exprimer dans un langage attrayant les idées qui jaillissaient en foule de son esprit original et fécond ; sa main, habile entre toutes, exécutait avec une élégance merveilleuse et avec une précision bien rare à cette époque, les opérations les plus difficiles et les plus hardies. Sa plume, enfin, rapide, infatigable, consignait dans des écrits nombreux et répandait au loin, dans l'espace et dans le temps, les conceptions de son génie.

On dit que Duyuytren, malgré la distance, ne voyait pas grandir sans inquiétude une école qui n'était pas la sienne, et que la gloire de ce rival lointain le poursuivait et le troublait jusque dans son som-

meil. On ajoute que ce sentiment de jalousie n'avait pas été sans influence sur la part qu'il avait prise à la nomination de Lallemand, et qu'en envoyant à Montpellier un homme de cette force, il songeait moins à lui être utile qu'à diminuer, par un partage inévitable, la grande position de Delpech. On raconte enfin qu'il avait dit à Lallemand, la veille de son départ : « Si vous voulez réussir à Montpellier, » étudiez Delpech ; voyez ce qu'il fait, ce qu'il dit ; appliquez-vous à » dire l'inverse et à faire le contraire. »

Rien ne me paraît plus invraisemblable que cette histoire, dont les amis particuliers de Lallemand n'ont pas eu connaissance. Il est bien vrai que les relations des deux chirurgiens de Montpellier furent froides et réservées. Il était bien difficile qu'il en fût autrement ; mais elles ne furent jamais hostiles. Lallemand se posa si peu en rival de son collègue, il chercha si peu à le supplanter dans la clientèle, qu'au lieu de concentrer son activité sur des travaux de chirurgie, il commença, dès 1820, la publication de ses *Lettres sur l'encéphale*, ouvrage médical, anatomique, physiologique, mais nullement chirurgical. Ce fut ce livre qui fut le fondement de sa célébrité. De toutes parts on lui adressa des malades atteints d'affections cérébrales ; de riches familles entreprirent de longs voyages pour venir le consulter, et il eût dépendu de lui de faire une grande fortune dans cette spécialité lucrative, s'il n'eût compris que sa position de professeur de clinique ne lui permettait pas de renoncer à la pratique de la chirurgie.

Les nombreux élèves qui suivaient ses visites à l'hôpital Saint-Eloi trouvaient en lui un maître familier qui, sans avoir besoin de les connaître, les interrogeait au lit du malade, discutait avec eux le diagnostic et les indications, recevait leurs objections et y répondait avec bienveillance. Passant de là à l'amphithéâtre, il commençait ordinairement sa leçon par une exposition assez froide, car il n'avait pas cette façon méridionale qui donnait tant de charme à l'enseignement de Delpech. Mais peu à peu sa langue se déliait ; après l'exposition venait la discussion, et c'était là qu'il excellait. Sa parole alors acquérait un degré de précision et de clarté vraiment extraordinaire. L'admirable enchaînement de ses idées, et le jour nouveau qu'il savait répandre sur les sujets même les plus rebattus, finissaient par captiver complètement son auditoire. Sa logique était en quelque sorte irrésistible ; il pesait et maniait si bien les éléments du diagnostic qu'il mettait tout le monde de son avis, alors même qu'il se trompait. — Mais il se trompait rarement, et, sous ce rapport, il avait bien quelque avantage sur Delpech. Il n'était pas ce qu'on appelle un opérateur brillant ; il maniait le couteau avec plus de prudence que de rapidité, avec plus de fermeté que de grâce. En cela, il était bien inférieur à son rival ; mais soit qu'il mît plus de soin dans les pansements, soit qu'il veillât mieux à l'hygiène de ses salles, il l'emportait sur lui par le nombre de ses succès.

Ses malades avaient en lui une confiance sans bornes, et c'était justice, car il les aimait comme ses enfants. Il allait ordinairement les voir deux fois par jour. Lorsqu'ils quittaient l'hôpital, il leur faisait généreusement remettre, par les religieuses, des secours de convalescence. Lorsqu'un opéré présentait des accidents qui paraissaient dus à quelque influence nosocomiale, il le faisait transporter dans sa propre maison, où il le soignait, à ses frais, comme un membre de sa famille. Qui de nous, messieurs, n'a été vingt fois témoin du désespoir d'un amputé à qui une opération inévitable n'a sauvé la vie que pour le jeter dans la misère, d'un maçon qui ne peut plus monter à l'échelle, d'un tailleur de pierre qui n'a plus qu'un bras pour tenir son marteau ? Qui ne sait combien cette agitation morale, cette perspective effrayante aggrave l'état des opérés ? Ceux de Lallemand n'avaient point de pareilles angoisses ; ils pouvaient être sans inquiétude sur leur avenir ; c'était lui qui s'en chargeait. Après leur guérison, il leur cherchait un emploi compatible avec leur situation ; et lorsqu'ils n'étaient propres qu'au travail des mains, il leur faisait, à ses frais, apprendre l'état de tailleur. Plusieurs fois il paya jusqu'à 400 fr. pour l'apprentissage d'un seul amputé.

Ces actes de générosité et de philanthropie éclairée furent révélés à l'occasion d'un fait extrêmement grave qui faillit briser la carrière universitaire de Lallemand.

Les administrateurs des hôpitaux de Montpellier n'avaient pas cédé sans regret à l'Université le droit de nommer les professeurs de clinique. Les médecins ou chirurgiens ordinaires, choisis par eux, étaient sous leur dépendance ; mais ceux qui ne portaient le tablier d'hôpital qu'en qualité de professeurs, ne leur devant rien, échappaient à leur domination. Lallemand n'était pas fait pour effacer en eux les regrets qui suivent toujours la perte d'un vieux privilège. Sa roideur, sa rude franchise, jointes au peu de vénération qu'il se sentit toujours pour les personnages administratifs, avaient indisposé depuis longtemps les membres du Conseil, qui, appartenant d'ailleurs au parti royaliste, plusieurs même à la Congrégation, voyaient en lui un dangereux révolutionnaire, un impie audacieux, un ennemi de la société.

Il faut dire aussi qu'il prêtait un peu le flanc à ces accusations, car il n'avait jamais pris la peine de cacher sa manière de voir, soit en religion, soit en politique. Il frayait ouvertement avec les libéraux, ouvrait sa bourse à tous les réfugiés suspects, brillait par son absence dans les cérémonies du culte, souscrivait pour les écoles protestantes, citait les vers de Béranger, raillait les jésuites de robe courte, et manifestait tout son mépris pour les hypocrites. A l'hôpital même, dans ses conversations avec ses élèves, il ne savait pas se retenir. Il prétendait que le carillon de la cathédrale de Saint-Pierre, voisine de ses salles, troublait le repos de ses malades. On raconte même qu'un jour, pendant sa leçon, importuné par le bruit des cloches, il sortit de

l'amphithéâtre et emmena ses auditeurs sur la promenade du Peyrou, où il termina sa clinique. On juge, d'après cela, quelle animosité nourrissait contre lui le parti royaliste. Le Conseil des hôpitaux, indigné de sa conduite, n'aspirait qu'à se débarrasser de lui ; mais il fallait un prétexte ; car si de vagues accusations de tendance suffisaient pour briser de simples fonctionnaires, elles ne pouvaient atteindre un membre du haut enseignement, un professeur de Faculté, que le ministre seul pouvait révoquer.

Les choses en étaient là lorsqu'une armée française, commandée par le premier prince du sang, alla réprimer en Espagne le mouvement constitutionnel, et replacer ce beau pays sous le joug des moines. Un grand nombre de prisonniers espagnols furent dirigés sur Montpellier, et de là sur les villes du centre. L'hôpital Saint-Eloi, à la fois civil et militaire, recevait chaque jour beaucoup de soldats fiévreux ou blessés, qu'on évacuait le plus tôt possible pour faire place à leurs compagnons d'infortune. Les autorités militaires, ne voyant en eux que des victimes de la guerre, respectaient leur malheur et les traitaient avec humanité. Mais les autorités civiles en jugeaient autrement, et ne croyaient devoir aucune commisération aux ennemis de Sa Majesté Catholique. Lallemand s'était fait remarquer par sa générosité envers ces malheureux, à qui il fournissait des souliers, des chemises et de l'argent, en rendant les sœurs de l'hôpital complices de sa bienfaisance. On crut y voir une protestation contre l'expédition d'Espagne. Il n'aurait fait rien de semblable, disait-on, pour des soldats français ! Il l'avait fait souvent, mais on avait intérêt à l'oublier. Enfin, l'arrivée du colonel Minusir fit naître l'occasion qu'on attendait depuis longtemps. Cet officier espagnol, atteint d'un coup de feu à l'épaule, demanda et obtint la faveur de rester quelque temps à Montpellier pour se faire extraire sa balle par Lallemand. Sur un premier certificat, le général lui permit de prendre une chambre à l'hôtel, et de la partager avec un gendarme ; mais le lendemain de l'opération, pendant une hémorrhagie, il reçut du préfet l'ordre de partir pour Bourges ou de se rendre à l'hôpital ; il échappa encore à cette alternative, grâce à un nouveau certificat de son chirurgien. Enfin, quelques jours après, on lui fit une seconde sommation plus pressante que la première. Cette fois Lallemand perdit patience, et déclara énergiquement par écrit que la pourriture d'hôpital régnait dans les salles des blessés, et que si le colonel, transporté malgré lui dans le foyer du mal, succombait à cette accident, sa mort serait un véritable assassinat ! Le mot était brutal, même violent. On n'osa plus tourmenter le colonel ; mais il n'en fallait pas tant pour donner prise aux ennemis de Lallemand. Le préfet s'émut, le maire s'indigna, le Conseil des hospices délibéra. Il ne fut plus question du colonel espagnol, parce qu'ici l'administration n'avait pas le beau rôle ; mais calomnier à ce point la salubrité des salles ! dire que l'hôpital était un foyer de putréfaction ! Si c'était

vrai, il fallait donc le dire il y a quelques jours, lorsque Madame la duchesse d'Angoulême a visité les salles. Il ne fallait pas exposer Son Altesse Royale à cette contagion funeste ! — Et comme il n'y avait pas de médecins dans le Conseil pour expliquer que la pourriture d'hôpital est accident *des plaies*, que ce mot ne veut pas dire putréfaction, qu'on peut s'en servir sans calomnier personne, on déclara que « M. Lallemand était dans une exaltation telle, qu'il y aurait danger » imminent à laisser dans les mains de ce médecin le soin des blessés. » En conséquence, on décida qu'il serait suspendu de ses fonctions jusqu'à ce que M. le préfet eût avisé à son remplacement définitif.

Cet arrêté fut pris le 13 novembre 1823. Huit jours après, Delpech fut chargé du remplacement provisoire ; M. de Bonald, recteur de l'Académie, s'empressa de confirmer la sentence ; mais le Conseil royal de l'instruction publique siégeant à Paris pouvait seul la ratifier. L'instruction marcha lentement. Je laisse à penser combien de pieuses dénonciations furent adressées à M. de Frayssinous, grand maître de l'Université, qui, quelques mois auparavant, pour moins que cela, avait dissout la Faculté de médecine de Paris. On avait voulu engager dans cette affaire l'évêque de Montpellier. Mais ce vénérable prélat, qu'une piété sincère et éclairée tenait à l'abri du fanatisme, fit précisément le contraire de ce qu'on attendait de lui. Les religieuses de l'hôpital Saint-Eloi étaient allées le voir à l'insu de Lallemand, qui avait déjà quitté Montpellier ; elles lui avaient dit le dévouement de Lallemand pour ses malades, sa bienfaisance inépuisable, sa générosité, et comment il disposait en faveur des pauvres de l'argent gagné chez les riches. L'évêque, touché jusqu'aux larmes, se souvint alors de la parabole du bon Samaritain, et, jugeant qu'un incrédule charitable valait mieux qu'un orthodoxe égoïste, il écrivit à l'évêque d'Hermopolis que « des passions aveugles avaient tiré des imputations calomnieuses d'un fait qui honorait au contraire le zèle et l'humanité de » M. Lallemand. » Un pareil témoignage devait être d'un grand poids dans la balance ; le Conseil royal, d'ailleurs, ne tarda pas à comprendre que l'affaire du colonel Minusir n'avait été qu'un prétexte, et à démêler les véritables causes de la destitution du chirurgien de Saint-Eloi. Il refusa donc de ratifier la décision de M. de Bonald, et Lallemand, réintégré dans ses fonctions, rentra victorieusement à Montpellier après une absence de dix mois.

Il fut accueilli avec acclamation par les élèves ; les libéraux de la ville lui firent une ovation, et lui firent savoir qu'il serait leur candidat lorsqu'on renouvellerait la Chambre des députés.

Son premier soin fut d'aller remercier le digne évêque qui avait donné en sa faveur un si bel exemple de tolérance. Il fut reçu avec une bonté paternelle, et comme il exprimait le regret de ne pouvoir partager les croyances de son bienfaiteur, celui-ci le serra dans ses

bras avec émotion, en lui disant : « Mon enfant, je ne vous en veux pas » de votre franchise ; je vous en estime peut-être davantage. » Cette entrevue ne fut pas la dernière. L'évêque aimait la philosophie et les sciences ; la conversation vive et instructive de Lallemand l'intéressait au plus haut point ; mais, parmi les sujets qui excitaient sa curiosité, il y en avait un qu'il ne pouvait envisager sans effroi, c'était la phrénologie. Localiser les facultés, n'était-ce pas couper l'âme en morceaux et plonger dans le matérialisme ? Lallemand, qui, au besoin, savait manier le paradoxe, lui démontra tant bien que mal que ses craintes étaient exagérées, et que la doctrine phrénologique n'excluait nullement le spiritualisme. Le prélat rassuré se mit à étudier les ouvrages de Gall, en demandant de fréquentes explications à Lallemand sur les points d'anatomie qu'il ne pouvait comprendre lui-même. Finalement, convaincu que la phrénologie n'était pas incompatible avec la religion, il résolut de le dire en chaire. Il donnait de temps en temps des conférences sur divers sujets de philosophie, et il annonça à Lallemand que dans sa prochaine conférence il traiterait la question de la phrénologie. Celui-ci alla l'entendre, en compagnie d'un juif, d'un calviniste et d'un anglican, et se montra très-satisfait des progrès de son éminent élève.

Ce fut un petit scandale dans le camp des libéraux. Il allait à l'évêché ! on l'avait vu à l'église ! il trahissait la bonne cause ! Lallemand, paraphrasant à son tour la parabole du Samaritain, jugea qu'un évêque tolérant et éclairé valait bien tel électeur à 500 francs qui ne savait pas l'orthographe. Il retourna donc chez l'évêque, mais on ne lui pardonna pas.

D'un autre côté, les capitaines de recrutement de la Congrégation entraient en campagne pour attirer à eux un homme qui semblait avoir déjà le bout du doigt dans leur engrenage ; ne pouvant pas encore le mettre sur leurs listes, ils lui envoyaient convocation sur convocation. Il avait beau se plaindre à l'évêque, l'évêque avait beau blâmer ce zèle inconsidéré, la grêle continuait sans interruption. Un jour, pendant son déjeuner, Lallemand voit entrer chez lui un collecteur qui lui demande 15 francs. Il paye sans regarder, sans même quitter la table, croyant qu'il s'agit de sa souscription annuelle pour l'école protestante. Mais bientôt, détrompé, il court après le collecteur, le rejoint au milieu de la rue, redemande impérieusement son argent, et biffe lui-même son nom sur la feuille. Cette scène fit du bruit, mais fut diversement rapportée.

Les congréganistes n'espérant plus, après cet éclat, l'attirer dans leurs rangs, racontaient qu'il était bien vrai que M. Lallemand n'était plus sur leurs listes, et ils montraient la feuille où il avait lui-même biffé son nom. — Il n'y est plus, disaient les autres, il y était donc ? — Basile ne répondait rien ; — se taire n'est pas mentir. Lorsqu'approcha l'époque de l'élection des députés, ces rumeurs furent habi-

lement exploitées par le parti royaliste, qui avait tout intérêt à diviser les voix de l'opposition. Lallemand rétablit la vérité des faits dans une lettre imprimée adressée à *Monsieur l'évêque*. Personne n'eût rien à lui répondre, mais le mal était fait et sa candidature échoua.

Cet échec était peu de chose en soi ; ses ennemis lui avaient même rendu un service signalé en l'écartant de la carrière parlementaire qui lui eût fait perdre sa brillante position dans l'enseignement et dans la pratique. Mais la calomnie lui avait fait une morsure qui devait saigner longtemps. L'aspect d'un homme qui, dans les flux et reflux de notre siècle, est toujours resté fidèle à son drapeau, humilie les faibles, les indécis, les habiles, les caméléons de toute espèce. Le nombre, hélas ! en est bien grand, et c'est une consolation pour eux de pouvoir se dire qu'aucun autre n'est plus parfait qu'ils ne le sont eux-mêmes. Ils accueillent avec complaisance, sans le plus léger examen, un bruit qui a couru il y a trente ans, à deux cents lieues, au milieu des partis politiques, à propos d'une élection, et qui, démenti alors, reconnu faux et ridicule, réparait plus tard comme une tache d'huile, quand l'accusé n'est plus là pour se défendre. — Moi aussi, Messieurs, j'avais entendu dire que Lallemand avait un jour fait un acte d'hypocrisie, qu'il avait avili son caractère en se faisant admettre, comme beaucoup d'autres incroyants, dans la trop célèbre Congrégation. Si ces bruits calomnieux avaient eu le moindre fondement, vous n'entendriez pas aujourd'hui son panegyrique ! Qu'il me pardonne de m'en être ému, et d'avoir fait une enquête sur sa vie privée avant de me décider à vous parler de lui !

Jusqu'à la fin de la Restauration, Lallemand s'occupa exclusivement de son enseignement et de ses travaux scientifiques. Mais après la Révolution de 1830 il fut nommé doyen, et dut s'occuper de l'administration de la Faculté. On lui avait promis, en le nommant, de mettre à exécution des projets d'amélioration et d'agrandissement qu'il avait conçus depuis longtemps. C'était à cette condition qu'il avait accepté. Il tenait surtout à la construction d'un nouvel amphithéâtre, qui devait être bâti sur l'emplacement de l'ancien Mont-de-Piété. Les promesses qu'il avait reçues étaient si formelles qu'il fit commencer immédiatement les travaux ; mais il fut bientôt invité à les suspendre, pour des raisons financières, auxquelles il répondit en offrant sa démission. Elle ne fut pas acceptée, parce que le gouvernement croyait avoir besoin de sa popularité, et il fut obligé d'y revenir jusqu'à trois fois pour obtenir qu'on pourvût enfin à son remplacement. Il avait été doyen pendant sept mois, du 16 février au 8 septembre 1831. Le ministre lui proposa, le 24 octobre suivant, de reprendre ses fonctions, et cette fois sans doute il eût pu obtenir enfin ce qu'on lui avait promis le jour de sa première nomination ; mais les tendances du gouvernement se manifestaient de plus en plus, et, ne pouvant les approuver, il refusa.

L'année suivante, un affreux malheur, qui consterna le monde médical, mit en deuil la Faculté de Montpellier. L'illustre Delpech, encore dans la force de l'âge, et dans toute la puissance de son talent, tomba sous le plomb d'un assassin, plus insensé peut-être que criminel. Ce fut la récompense d'une vie de travail et de dévouement, partagée entre la science et l'humanité. Peu de jours avant, il était allé braver la mort dans la Grande-Bretagne, où sévissait le choléra, jusqu'alors inconnu. Il la trouva en rentrant dans sa patrie, ayant à peine eu le temps de publier ses observations sur le fléau terrible qui menaçait la France et qui devait bientôt l'envahir.

La mort de ce grand homme fit de Lallemand le chef incontesté de la chirurgie du Midi. Des élèves enthousiastes répandirent sa renommée en Italie, en Espagne, en Grèce et dans tout l'Orient. Les deux Amériques lui envoyaient des malades, qui ne craignaient pas de changer d'hémisphère pour venir réclamer ses soins. Un jour enfin une lettre de notre célèbre collègue Clot-Bey, directeur de l'Ecole de médecine du Caire, lui annonça que le vainqueur des Turcs, le sauveur de l'Egypte, Ibrahim-Pacha, allait s'embarquer pour l'Europe, se rendre à Montpellier et se mettre entre ses mains.

Lallemand fut assez heureux pour rendre la santé à cet illustre prince, qui le prit en grande amitié et qui lui fit remettre 100,000 fr. d'honoraires. On a trouvé que la somme demandée par Lallemand était exorbitante; Méhémet-Ali en jugea autrement, puisqu'il lui fit écrire peu de temps après pour l'inviter à visiter l'Egypte, lui promettant de recevoir dignement « le sauveur de son fils. » Ajoutons que Lallemand avait exclusivement consacré six mois à la guérison de son auguste malade, qu'il l'avait accompagné aux eaux, et que, traitant les pauvres à ses propres dépens, il avait cru pouvoir appliquer aux riches le principe plus ou moins discutable de l'impôt progressif.

Cela se passait en 1843. Cette même année il quitta Montpellier pour venir à Paris prendre possession d'un fauteuil à l'Académie des sciences.

C'est ici le lieu de parler des travaux qui lui avaient valu les suffrages du premier corps savant du monde. De 1820 à 1834, il avait successivement publié ses neuf *Lettres sur l'Encéphale*, ouvrage digne du grand Morgagni, que l'auteur avait pris pour modèle. On ne sait ce qu'il faut y admirer le plus, de l'exactitude des observations, de la sagesse du jugement ou de la précision du style. On y trouve à la fois une érudition profonde, un sens critique remarquable et une impartialité d'autant plus digne d'éloges que l'auteur, en commençant ses recherches, se proposait surtout d'arriver par la pathologie à la localisation des fonctions cérébrales, et qu'il a publié avec le même empressement, avec la même justice, les faits favorables à la phrénologie et les faits qui déposent en sens inverse. Ces lettres paraissaient trop

lentement au gré de l'impatience des lecteurs ; on les attendait dans le monde médical comme à la même époque, dans le monde littéraire, divisé par la lutte des romantiques, on attendait un nouveau drame d'Hugo. On espérait toujours y trouver la solution tant désirée du problème phrénologique ; cette solution ne devait pas venir ; l'auteur était trop sage pour émettre des conclusions prématurées. Pourtant, de la lecture de son livre, il résulte qu'en principe, il admettait résolument l'existence d'un siège spécial pour chaque fonction intellectuelle ou morale (t. III, p. 319) ; mais, qu'en fait, aucun système particulier de phrénologie ne lui paraissait suffisamment établi.

J'ai déjà dit que cet ouvrage avait fait affluer chez lui un très-grand nombre de consultants atteints d'affections cérébrales. Il recueillait avec soin toutes les observations, et bientôt, en les comparant, il fut frappé de la coïncidence fréquente d'un certain cortège de symptômes physiques avec des troubles intellectuels d'un ordre particulier. Il se demanda tout d'abord si ces deux groupes de phénomènes dépendaient directement l'un de l'autre, et, n'ayant trouvé qu'une réponse négative, il fut conduit à reconnaître qu'ils dépendaient tous deux d'une cause commune, d'une cause occulte et méconnue, cachée dans les sources mêmes de la vie. Ce fut le point de départ de ses recherches sur les *Pertes séminales involontaires*, recherches qu'il poursuivit pendant quinze ans avec une persévérance et une sagacité sans égales, et qu'il consigna enfin dans un grand ouvrage en trois volumes.

On lui a reproché, non sans quelque raison, de s'être exagéré la fréquence de l'affection complexe dont il avait le premier découvert la cause et décrit l'évolution. Il n'est aucun praticien qui n'en ait vu des exemples, et personne n'ignore aujourd'hui qu'une déperdition continue de semence, même lorsqu'elle est légère, peut à la longue, bien plus encore que les excès volontaires de toute sorte, porter atteinte à la nutrition, compromettre la plupart des fonctions, déterminer un affaïssissement moral poussé jusqu'au dégoût de la vie, et pervertir ou émousser les facultés intellectuelles. Mais on sait aussi que ce cortège de symptômes est assez rare, en égard à la fréquence des pertes involontaires ; on s'étonne donc qu'un seul homme ait pu, en une quinzaine d'années, en recueillir jusqu'à cent quinze observations, et on est disposé à croire que, pour atteindre un pareil chiffre, Lallemand a dû, sans le vouloir et sans le savoir, interpréter la plupart des faits avec une idée préconçue. Mais on oublie que sa position était, sous ce rapport, tout exceptionnelle ; ce n'était pas dans une ville, ni dans une province, mais dans le monde entier qu'il recrutait ses malades ; on ne lui adressait que ceux dont le mal présentait une gravité insolite ; et s'il a vraiment, comme on ne peut le contester, montré le pronostic des pertes séminales sous des couleurs un peu trop som-

bres, il faut bien reconnaître que tout autre à sa place y eût été entraîné comme lui.

Le *Traité des pertes séminales* est, à tous égards, un des livres les plus remarquables dont les sciences médicales puissent s'enorgueillir. Tout y est neuf, la forme aussi bien que l'idée. Une riche imagination, maintenue par une raison plus forte encore, une pensée virile et généreuse, une connaissance profonde de l'homme physique, intellectuel et moral, un style nerveux, clair, élégant, imagé, telles sont les qualités qui distinguent cet ouvrage, où la pathologie, la physiologie, la philosophie et l'anthropologie brillent d'un même éclat. On n'y trouve pas seulement l'étude complète d'une affection jusqu'alors à peu près inconnue : quoique étant l'inventeur d'une méthode thérapeutique à laquelle il a dû de nombreux succès, l'auteur attache plus d'importance à la prophylaxie qu'au traitement. Il signale les causes du mal ; il montre l'origine du vice clandestin qui trompe, sans pouvoir les assouvir jamais, les désirs de l'adolescent ; il dévoile les inconvénients d'un système d'éducation qui, sacrifiant le développement physique au développement intellectuel, donne à l'imagination une activité précoce et éveille le sens érotique avant le terme fixé par la nature. Le chapitre où il décrit les premières sensations de l'enfant soumis à cette épreuve, sa curiosité inquiète, ses vagues aspirations, est un chef-d'œuvre d'observation, d'analyse et de langage. On croit lire un passage de cette longue et triste histoire pathologique qu'on appelle les *Confessions* de Rousseau. Plus remarquable encore est le chapitre d'anthropologie générale où l'auteur étudie les manifestations du sens génital, suivant les nations et suivant les races, où il trace le parallèle historique, politique et social, des peuples monogames et des peuples polygames, et où il demande à la physiologie l'explication de leurs destinées respectives. Citons encore le parallèle du célibat et du mariage, et l'étude des effets de la continence, de celle qu'impose un vœu trop souvent téméraire, de celle qui ne relève que d'une libre volonté. Ajoutons enfin que l'auteur, se basant sur des recherches microscopiques originales faites avant 1839, c'est-à-dire à une époque où l'usage du microscope était à peu près inconnu aux médecins français, décrit les caractères des zoospermes chez l'homme et chez les animaux, leur origine, leur développement, leur rôle dans l'acte de la fécondation. Ce travail de physiologie pure remplit le tiers d'un volume. C'est presque un traité de la génération, riche de faits précieux pour l'histoire naturelle et l'anatomie comparée.

Outre les deux grands ouvrages dont nous venons de parler, Lallemand avait publié de 1822 à 1833 plus de vingt mémoires sur divers sujets de chirurgie ou d'anatomie pathologique, un volume sur les rétrécissements de l'urèthre (1823, in-8.), un autre volume sur les maladies des organes genito-urinaires (1827). Il avait fourni, en collaboration avec M. Bégin, plusieurs articles au *Dictionnaire de médecine et de*

chirurgie pratique. Il avait donné, avec le concours d'un de ses élèves, M. Pappas, une excellente traduction des aphorismes d'Hippocrate, avec texte grec en regard, notes et commentaires. Beaucoup de ses leçons cliniques avaient été publiées par MM. Verdier, Marchal et Kaula. Enfin, il avait fourni à ses élèves particuliers les matériaux d'un grand nombre de thèses ou de mémoires.

Je ne puis pas même songer à énumérer ici les titres de ces publications, qu'il faisait, presque en se jouant, et comme pour faire diversion à ses travaux de longue haleine. Il n'en est aucune qui ne renferme quelque idée originale, mais je dois me borner à indiquer celles qui ont eu le plus d'influence sur les progrès de la chirurgie.

C'est Lallemand qui est l'inventeur du procédé d'autoplastie par inclinaison du lambeau, sans torsion du pédicule; on en a fait honneur à Lisfranc, mais il suffit de rétablir les dates. Le malade de Lisfranc avait eu le nez gelé en Russie dans l'hiver de 1812; il fut opéré *treize ans plus tard*, c'est-à-dire en 1825. L'opération de Lallemand fut faite le 8 septembre 1823 et publiée en février 1824 dans les *Archives générales de médecine* (t. IV, p. 242). La question de priorité ne saurait donc être douteuse. Ce n'est pas devant vous qu'il est nécessaire de signaler l'importance de cette heureuse modification de la méthode indienne, car elle est adoptée aujourd'hui par tous les chirurgiens.

Etudiant en 1826, dans une série d'articles (*Nouvelles annales de clinique*, t. I, et *Éphémérides médicales de Montpellier*, 1826 à 1828), l'influence de l'inflammation sur la cohésion des tissus, Lallemand fixa tout particulièrement son attention sur la terminaison par induration, et conçut dès lors la pensée de provoquer l'oblitération du tissu érectile accidentel en y faisant naître une inflammation artificielle. Son premier essai date de 1832. Il pratiqua des incisions dans une tumeur érectile, réunit les plaies au moyen de la suture entortillée et obtint un succès complet. La tumeur s'atrophia, se résorba, et il ne resta plus que quelques cicatrices linéaires sur une peau revenue désormais à son état naturel. Dix ans après, en 1834, une seconde opération semblable donna un résultat aussi heureux. Ces deux faits avaient montré à Lallemand que l'oblitération vasculaire débutait aussi bien sur le trajet des épingles que sur les bords de l'incision. Il fut ainsi conduit à supprimer cette dernière, à se contenter de larder la tumeur avec des aiguilles, et il mit ce plan à exécution au mois de décembre 1834. Il osa introduire jusqu'à cent-vingt aiguilles dans une énorme tumeur de l'épaule qui guérit parfaitement. Je cite les dates, parce que, ici encore, il y a une question de priorité que j'ai dû résoudre en faveur de Lallemand. Son mémoire ne parut dans les *Archives* qu'en 1835, et une opération semblable à la sienne avait été pratiquée à Paris dans le courant de l'année précédente. Mais ce dernier fait ne fut publié qu'en 1839, et j'ai d'ailleurs montré que l'idée de transformer les tumeurs érectiles, de les guérir sans les détruire, avait déjà été depuis 1832 mise à exécu-

tion par Lallemand. Cette idée lui appartient bien, et elle a été féconde en résultats, car la vaccination, les sétons filiformes, les injections irritantes ou coagulantes ne sont que des procédés de la méthode générale instituée par le professeur de Montpellier.

Il contribua beaucoup à mettre en honneur le traitement des rétrécissements de l'urèthre par la cautérisation. Son porte-caustique a fait abandonner celui de Ducamp. Il s'en servait non-seulement pour la cautérisation des rétrécissements, mais encore pour celle de la prostate et du col de la vessie. Cet instrument est aujourd'hui classique. Personne n'a étudié mieux que Lallemand le mode d'action du nitrate d'argent sur les muqueuses. On sait qu'il osait pratiquer cette cautérisation jusque dans la cavité vésicale.

Le traitement des fistules vésico-vaginales, si perfectionné aujourd'hui, était à peu près illusoire, lorsqu'il imagina, en 1824, son ingénieux instrument connu sous le nom de *sonde-airigne*; de petites griffes, mues par un ressort à boudin, réunissaient les bords de l'ouverture, préalablement avivés par la cautérisation, pendant que la cavité d'un tube central conduisait l'urine au dehors à mesure qu'elle arrivait dans la vessie. Quoique le mode d'avivement fût défectueux, Lallemand guérit radicalement sa première malade. Le fait fut publié en avril 1825 dans les *Archives*, et depuis lors cinq autres succès sur seize opérations vinrent couronner ses efforts. Aucun chirurgien, avant lui, n'avait obtenu un pareil nombre de résultats heureux dans le traitement de cette affection, qui passait généralement pour incurable. Pourtant, telle était son impartialité qu'il n'hésita pas à proclamer en 1847, en pleine Académie des sciences, la supériorité du procédé de M. Jobert, comme il proclamerait aujourd'hui, s'il vivait encore, celle du procédé américain. De pareils exemples d'abnégation scientifique sont assez rares pour qu'il soit bon de les signaler.

Tels étaient les principaux titres que Lallemand pouvait invoquer lorsqu'il se présenta aux suffrages de l'Académie des sciences en 1843, comme candidat à la place laissée vacante par la mort de l'illustre Larrey. L'Académie lui préféra M. Velpeau; mais elle le réserva pour l'élection suivante et lui donna en 1845 la succession de Breschet. Il était déjà correspondant de ce corps savant depuis 1840, et, quatre ans plus tôt, l'Académie royale de médecine l'avait compris sur la liste des chirurgiens éminents de la province, qui furent nommés membres correspondants dans la célèbre élection collective du 5 juillet 1825.

Sa nomination à l'Institut le fixa à Paris et il renonça alors définitivement à la pratique. Il n'avait encore que cinquante-cinq ans; mais il avait résolu de consacrer la fin de sa vie à des travaux de philosophie et d'anthropologie, vers lesquels depuis longtemps il se sentait invinciblement entraîné. Tous les sujets d'éducation et de morale qu'il avait effleurés en passant dans son *Traité des pertes séminales*, il se proposait

maintenant de les reprendre et de les développer dans un ouvrage spécial qu'il intitula : *Education publique*. Il n'en put donner malheureusement que deux volumes, dont le premier, relatif à l'*Education physique*, parut en 1848, et l'autre, sur l'*Education morale*, en 1852. Je n'espère pas, Messieurs, vous donner une idée de cette œuvre, où la pensée abonde, où dominant la raison et le bon sens, où respire le plus généreux amour de l'humanité, où les questions les plus ardues sont exposées avec une clarté, une simplicité, un naturel d'expressions qui les met à la portée de tous. Les législateurs et les gouvernants pourront y puiser de salutaires principes, des notions de science pratique qui leur font trop souvent défaut ; ceux qui sont chargés d'élever la jeunesse y trouveront un guide et des exemples ; les hommes de lettres enfin y reconnaîtront une plume de premier ordre ; mais les physiologistes, les médecins, les anthropologistes peuvent seuls comprendre et apprécier la valeur de cet ouvrage et la solidité des bases scientifiques sur lesquelles il repose.

Fonder l'éducation sur la physiologie et la morale sur l'anthropologie, tel était le but de Lallemand ; et on ne peut songer sans étonnement à l'immense étendue, à l'incroyable variété des connaissances qu'il a dû acquérir pour l'atteindre. Mais il y avait trente ans qu'il recueillait ses matériaux, qu'il étudiait l'histoire de la philosophie et de la morale chez tous les peuples lettrés de l'antiquité et des temps modernes, le développement des sociétés, leurs premières étapes à partir de l'état sauvage, leurs progrès successifs, les causes de la grandeur et de la décadence des civilisations. Pour suppléer aux lacunes de l'histoire primitive, sur les temps nébuleux dont le souvenir même a péri, il avait lu toutes les relations de voyages, tous les ouvrages d'ethnologie, et il y avait cherché des documents précis sur l'état social, intellectuel et moral des peuples sauvages, que l'infériorité de leur race a tenus jusqu'ici, et tiendra toujours peut-être, en dehors de toute civilisation, de ceux que des aptitudes meilleures, ont rendus capables de réaliser quelques progrès, de ceux enfin à qui il n'a manqué que l'exemple pour entrer dans les voies d'une civilisation plus parfaite. Il avait ainsi sous les yeux le tableau des améliorations successives des sociétés humaines, c'est-à-dire des phases transitoires que les races supérieures ont dû traverser avant leur période historique.

A ce travail de toute sa vie, il avait gagné une connaissance sans égale de l'homme et des sociétés, des lois du monde moral, de celles de l'histoire et de la politique ; car les événements qui nous semblent les plus fortuits ne sont pas l'effet du hasard. Ce dieu inflexible, que l'antiquité appelait le Destin, la science l'a retrouvé dans les lois éternelles et immuables du macrocosme et du microcosme, et quand ces lois nous échappent, quand la complexité d'un phénomène les cache à notre esprit impuissant, nous savons encore, par l'exemple du passé,

qu'il ne faut pas désespérer de les connaître un jour. Les flux et reflux de la mer, mystérieux aux anciens, n'ont plus rien de secret pour nous; on les calcule d'avance, on les prédit comme les éclipses, comme le retour des comètes, comme on prédira bientôt la progression des glaciers et les grandes révolutions des mers. Eh bien! les sociétés aussi s'agitent dans un cercle fatal, leur marche, plus ou moins modifiée par l'initiative humaine, n'en est pas moins irrévocable. *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt*. Lallemand avait médité sur cette sentence de Sénèque. Il osa croire que la raison de l'homme pouvait calculer la courbe des destinées, et que cet avenir, pour lequel il écrivait, on pouvait l'arracher au hasard.

En 1843, un jour d'hiver, voyageant dans la montagne, il fut surpris par une tourmente de neige et obligé de se réfugier dans une chaumière des Cévennes. Condamné à un repos forcé, il songe, il rêve, il espère: l'espérance, à dit Aristote, n'est-ce pas le rêve d'un homme éveillé? Il suppose qu'endormi comme Epiménide, il se réveille enfin après un sommeil de cent ans; il regarde autour de lui, il contemple les hommes et les choses, puis il prend la plume, et sur son papier de touriste, il décrit l'état des sociétés en 1943, les transformations qu'un siècle leur a fait subir, les changements politiques, les remaniements de territoire, les progrès des sciences, de l'industrie, du commerce, et il termine d'un seul jet de plume un petit livre charmant, coquet, plein de verve et d'esprit, qu'il signe d'un nom grec, et qu'il intitule: *Le Hachych*.

Et les livres aussi ont leur destin! Celui-là n'eut alors qu'un succès local et passager. On le lut à cause de son originalité, de son mérite littéraire, mais en levant les épaules à l'aspect de tant d'utopies. La vapeur détronée par l'électricité! les vaisseaux à trois ponts poussés par une hélice! la mer du Sud communiquant avec le golfe du Mexique, la Méditerranée avec la mer Rouge! enfin, un tunnel à travers les Alpes!... Il n'y manquait que la navigation en ballon. Puis, qu'était-ce que ces Etats-Unis d'Europe, que ces affinités de race dont on entendait parler pour la première fois, que ces annexions par la volonté des peuples? Qu'était-ce que cette confédération des *racas latines*, où l'Italien, l'Espagnol et le Gaulois abritaient, sous trois drapeaux tricolores, diversement combinés, leurs nationalités à la fois unies et distinctes? On s'amusa beaucoup de toutes ces fantaisies, on loua le talent de l'auteur, puis on oublia.

Mais cinq ans après, lorsqu'une révolution, prévue par quelques-uns, vint surprendre le plus grand nombre, provoquer dans toute l'Europe des secousses convulsives, montrer à quoi tenait le savant équilibre de 1815, et remettre au suffrage universel les destinées de la nation, on se souvint du petit livre de 1843; on commença à prendre cette fantaisie au sérieux, on en rechercha l'auteur. Une traduction anglaise parut sous le nom de Lamartine, dont on avait cru reconnaître le magique pinceau.

Lallemand publia alors une nouvelle édition, en y mettant sa signature, et on s'émerveilla de la clairvoyance avec laquelle il avait su lire dans l'avenir.

Que dirons-nous donc aujourd'hui, nous qui retrouvons, prédit dans ce livre étrange, tout ce que nous avons vu depuis dix ans ? Le droit des nationalités imposé à l'Europe par la volonté de la France (p. 82), l'annexion par le suffrage populaire substituée à la conquête dans les remaniements de territoire (p. 81), les affinités de langue et de race triomphant des morcellements arbitraires créés par la violence et maintenus par une politique surannée ; la France, enfin, forte de sa puissante unité, favorisant le mouvement d'unification des autres peuples, sans craindre de se donner ainsi des voisins aussi puissants qu'elle-même (p. 119), envoyant partout ses soldats, sans rien stipuler pour elle (p. 143), mais recevant, du libre consentement des peuples affranchis, les pays français qui rentrent dans ses frontières naturelles (p. 124). Voulez-vous des faits plus précis encore ? Lisez l'histoire de l'affranchissement de l'Italie et du démembrement de l'Autriche. Soixante mille Français (le reste n'était-il pas de trop ?) passent les Alpes et arrachent la Péninsule au joug de l'étranger (p. 121) ; tous les peuples de l'Italie, jusqu'à la Sicile, se constituent, non sans difficulté, en un seul corps de nation (p. 123), puis le versant occidental des Alpes, obéissant à la loi d'attraction, fait aussitôt retour à la France (p. 124). Tout cela se dégage des vapeurs du hachych ; tout, jusqu'à cette récente expédition de Chine, où *quelques milliers* d'Européens, pourvus d'armes supérieures, ont fait capituler le plus grand des empires qui ait jamais existé dans le monde (p. 222).

Il y a bien d'autres choses dans ce livre dont on pourra s'étonner plus tard. La confédération des races latines commence à germer dans beaucoup de têtes et ne semble plus si folle qu'il y a vingt ans ; la généralisation du système métrique n'est plus une utopie ; la fin de l'esclavage américain est déjà imminente ; la lutte de l'Angleterre et des Etats-Unis paraît inévitable et l'indépendance de l'Indostan ne semble plus impossible. Puis il y a autre chose encore que pourront voir nos enfants. Dans cette Europe de l'avenir, il y a un grand pays qu'on appelle l'Allemagne, et dont la Prusse a été le Piémont. L'Autriche est démembrée, et la Turquie a disparu, mais il y a une Pologne ! Laissez-moi croire que ceci du moins n'est pas un rêve du *Hachych*.

Lallemand fut arraché à ses travaux, en 1848, par une lettre de Méhémet-Ali, qui l'invitait à partir immédiatement pour l'Egypte, où le grand Ibrahim luttait déjà contre la mort. Il partit, mais il arriva trop tard... Malgré la douleur publique, il fut reçu comme un ambassadeur. Le vice-roi lui fit les honneurs de l'Egypte. On mit à sa disposition un bateau à vapeur qui le porta de ruine en ruine jusqu'à la première cataracte. Quel spectacle, pour un esprit comme le sien, que celui de cette terre sacrée où naquit la première de toutes les civilisations, et

où des monuments, vieux de soixante siècles, témoins silencieux de l'histoire du monde, racontent aujourd'hui un passé si longtemps inconnu !

Après ce splendide voyage, Lallemand revint à Paris et reprit la rédaction de son traité d'*Éducation morale*. L'année suivante, il vint prendre part, en qualité de membre honoraire, aux travaux de la Société de chirurgie. Il assistait souvent à nos séances; et ce fut lui qui nous communiqua pour la première fois les essais de Pravaz sur le traitement des anévrysmes par les injections de perchlorure de fer. Il avait vu en passant une expérience faite par le médecin de Lyon sur la carotide d'un cheval. Cela lui avait suffi; avec sa sagacité ordinaire, il avait compris du premier coup tout le parti que la chirurgie pouvait tirer de cette méthode naissante.

Ce fut le dernier acte de sa vie scientifique. Il était déjà souffrant, et bientôt, en proie à une grave affection du cœur, il partit pour le midi, se proposant de passer en Italie ou en Egypte. Mais il fut obligé de s'arrêter à Marseille, où il mourut, le 23 juillet 1833, à l'âge de 63 ans, conservant jusqu'au dernier jour toute la lucidité de sa forte intelligence.

Il était membre de presque toutes les Académies de l'Europe. Il avait eu cette fortune bizarre de recevoir deux fois, le 23 octobre 1830 et le 12 mai 1834, la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur. Il fut promu en 1846 au grade d'officier; mais il ne porta jamais aucune décoration.